

Les *Poèmes de Provence* de Jean Aicard

Les *Poèmes de Provence* de Jean Aicard ont été publiés en 1873. Le livre reprenait quelques textes déjà parus dans la *Revue des Deux-Mondes*. Cette publication parisienne était alors au faite de son influence. Elle comptait plus de 15 000 abonnés et avait déjà accueilli, depuis sa création en 1829, des collaborateurs aussi prestigieux qu'Alexandre Dumas, Honoré de Balzac, Alfred de Vigny, Musset ou George Sand. Il est intéressant de noter que cette revue, ouverte, mais sans avant-gardisme, marquera le pas avec l'arrivée du symbolisme. Cela nous aide déjà à situer la poésie du jeune Jean Aicard quelque part entre le romantisme dont il s'est imprégné au travers de Lamartine, et les recherches plus formelles du Parnasse.

L'Académie française couronnera les *Poèmes de Provence* en 1874, et le livre verra son édition définitive chez Charpentier, à Paris, en 1878. Il aura en effet été augmenté, entre-temps, de nouveaux poèmes, dont celui dédié à Pierre Puget, ainsi que du sonnet que Sully-Prudhomme a écrit pour Jean Aicard.

Revue des Deux-Mondes, Académie française, édition parisienne, la Provence dont parle Jean Aicard est d'emblée bien acceptée par la capitale et ne met pas le poète en opposition avec la France républicaine et centralisatrice comme pourront l'être par la suite quelques chantres des terres d'Oc, nourris d'esprit fédéraliste et nostalgiques de la royauté.

Jean Aicard, du poème au roman

D'ailleurs pour couper court à toute critique de cet ordre, le recueil commence par une dédicace à la France :

O France ! c'est donc toi, dans ton âme même,
Toi que dans ton génie exalte mon poème,
Et comme en d'autres temps on l'eut offert au Roi,
Patrie, ô majesté, je le dédie à toi,
De sorte que ton nom dont j'invoque l'auspice
Désormais le décore, inscrit au frontispice.

Jean Aicard n'est pas un homme de rupture, il s'inscrit dans l'esprit de son temps, avec un art poétique dont le but n'est pas de bouleverser l'ordre du monde, mais de traduire la sensibilité d'un être, né sur le sol de Provence.

Ecrits de jeunesse (il a à peine 25 ans lorsqu'ils paraissent pour la première fois en recueil), ces *Poèmes de Provence* nous renseignent sur son imaginaire. Ils nous disent quelle Provence est la sienne, comment il l'appréhende et en quels termes. Ils nous montrent les angles d'approche dont dispose un jeune homme d'un dix-neuvième siècle encore fortement rural, où les régions ont gardé leur particularisme. Ainsi de la Provence, toujours marquée à cette époque par son passé gallo-romain. Remarquons, avant de la parcourir avec Jean Aicard, qu'il a choisi de nous la présenter en français, que c'est dans la perfection de cette langue qu'il va chanter sa terre.

En suivant l'ordre d'apparition des poèmes spécifiquement titrés sur un lieu, c'est en Arles que le livre commence :

Arles, tes Aliscamps sont pleins d'éclats de rire ;
C'est là que les amants aujourd'hui vont se dire
L'éternité de leurs amours...

Nous voici maintenant sur le Rhône, qu'il aura célébré bien avant Frédéric Mistral, puisque *Lou Pouèmo dóu Rose* ne paraîtra qu'en 1899 :

Fluve superbe ! il court, et se jouant des lieues
Il atteint, lui qui sort des Alpes au cœur pur,
La Méditerranée aux grandes ondes bleues,
Et né dans la blancheur il finit dans l'azur.

Puis vient la Camargue :

Car c'est là la Camargue, où dans cette saison
Du sol corrompu monte un plus subtil poison
Qui desséché se mêle au sang, bleuit la lèvre,
Et fait qu'un jeune corps est miné par la fièvre.

Nous remontons sur Avignon, pour redescendre ensuite vers Marseille :

La ville c'est le port, où tout s'agite et crie,
Où la voile gaîment accourt se reposer ;
Le quai, seuil de la mer et seuil de la patrie,
Première marche, sûre et large, du foyer.

Passage par la Sainte-Baume, Nice, Aix ; le voyage se terminera à Toulon, qui est retrouvé par la mer :

Le rideau nuageux s'écarte déchiré
Et laisse voir Toulon, blanc, joyeux, entouré
D'un demi-cercle gris de collines austères,
Dont tremblent les échos pleins de bruits militaires.

On repense à Mistral. Mais cette fois à *Calendal*, qui a été publié en 1868. Jean Aicard y fera d'ailleurs référence dans le livre à propos d'un poème évoquant les troubadours. Il est difficile de séparer la Provence de Jean Aicard de celle du maître de Maillane. Toutes les deux commencent avec le Rhône, et se poursuivent le long de la côte. Des poèmes intitulés : *La bouille-abaisse*, *La Méditerranée*, *Les roseaux du golfe*, *Le bain*, témoignent toutefois de la sensibilité plus maritime du poète varois. Mistral est un terrien qui écrit pour les bergers et les gens des mas. Jean Aicard appartient à la Provence du littoral. On ne sent pas chez lui d'attachement particulier aux territoires de l'intérieur. Toulon, dès son entrée en littérature, l'a reconnu. En juin 1873, la ville lui a décerné la médaille d'or pour l'éloge de Pierre Puget qu'il a composé en vers. Il n'a aucune raison de s'ancrer ailleurs.

O Provence natale, et toi, Toulon, ma ville.

Mais cette différence d'ordre géographique n'a pas entraîné chez Jean Aicard une singularité dans sa manière de parler de la Provence. On retrouve chez lui les ingrédients de ce que l'on a appelé la littérature félibréenne. Ainsi tout ce qui symbolise la Provence pour Mistral et ses amis de l'École d'Avignon se retrouve évoqué par Jean Aicard. Citons par exemple ces poèmes intitulés : *Les cyprès*, *La ferrade*, *Le mistral*, *La cueillette des olives*, *Les tambourinaires*, *L'aïoli* et surtout *Les cigales*, ensemble de vingt-huit pièces que l'on trouve à la fin de la dernière édition.

Jean Aicard, du poème au roman

En 1876, sera fondée à Paris une société félibréenne, sorte d'académie méridionale, destinée à réunir tous les Occitans de la capitale et à soutenir le mouvement créé par Mistral. Elle prendra pour nom « La Cigalo » et comptera dès le début parmi ses membres, outre Alphonse Daudet et Paul Arène, Jean Aicard.

Vieille Gaule à l'esprit attique, au cœur romain,
Souviens-t'en : la Provence est l'antique chemin
Par où la race hellène et latine à ta race
Apporta ses trésors de lumière et de grâce...

...rappelle Jean Aicard en ouverture de son livre. Cet héritage gréco-romain sera aussi revendiqué par le félibrige et, au-delà, par les écrivains enracinés dans la culture méditerranéenne. Nous pouvons citer Homère à propos de Giono, Virgile à propos de Pagnol. Ces références n'étaient que plus appuyées au siècle précédent.

Jean Aicard fut comparé à Théocrite pour sa manière de rendre hommage aux cigales. Lui-même fait référence à Apollonidas, Archias, Anacréon, voilà pour les Grecs. Mais il n'oublie pas Marcus Argentarius et surtout Virgile, à qui il dédie un long poème :

O précurseur naïf et doux de l'évangile.

Aegri somnia, Pulsanda Tellus, seront deux titres en latin, choisis pour ses poèmes. D'autres nous conduiront dans la mythologie. *Le Centaure* par exemple. À la fin du poème *Les roseaux du golfe*, il sera question d'un satyre « implorant d'amour l'Ondine blonde ». On pourra penser alors à un autre grand poète provençal, Joseph d'Arbaud, et sa *Bèstio dóu Vacarès*.

Le vers cité au sujet de Virgile nous le laissait deviner, Jean Aicard, à l'instar de bien des poètes liés au félibrige, a aussi construit ce recueil avec ce que lui a légué la Provence catholique. Il chante Magdeleine, la fille de joie, qui a connu Jésus et s'est retirée en Provence, dans la Sainte-Baume. Il évoque la Fête-Dieu. Un des tout premiers poèmes du recueil s'intitule *La Noël* :

Des pâtres et des rois se hâtent vers le lieu
Où vagit, entre l'âne et le bœuf, l'Enfant-Dieu.
Lorsque naquit en lui la Parole nouvelle.

Au fond, dans ses *Poèmes de Provence*, Jean Aicard nous restitue une image d'une région qu'un mouvement est en train d'installer

collectivement. Il n'invente pas encore dans ces poèmes sa Provence. Il le fera plus tard avec ses romans. Pour l'heure, il y ajoute une teinte plus particulièrement varoise. On peut regretter, tout de même, qu'il ne l'ait pas fait en provençal. Le recours au français le plus classique a fait perdre les saveurs d'un littoral encore bien éloigné de la capitale. Et c'est justement sur ce thème de l'éloignement, lorsqu'il se laisse aller à exprimer ses sentiments dans des poèmes comme *Lettre à ma sœur* ou *Le Mal du pays*, que Jean Aicard nous émeut le plus. Il a passé une partie de sa jeunesse à Mâcon. Il vivra à Paris, alors à plus de vingt heures de train de Toulon, loin de son pays et des siens, cette situation d'exil qui continue cent cinquante ans après sa naissance à toucher des milliers de personnes à travers le monde :

Oh ! l'absence ! oh ! quitter tous les êtres qu'on aime !

Jean-Luc POULIQUEN

POÈMES
DE
PROVENCE

PAR
JEAN AICARD



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27-29, PASSAGE CHOISEUL, 27-29